Document generated on 06/03/2025 2:14 p.m.

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

La bête humaine

Le silence du bourreau, de François Bizot, Flammarion, 247 p.

Christian Nadeau

Number 240, Spring 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66532ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Nadeau, C. (2012). Review of [La bête humaine / *Le silence du bourreau,* de François Bizot, Flammarion, 247 p.] *Spirale*, (240), 77–78.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

car « *Le souvenir est l'indéterminé du temps qui passe* ». Elle écrit, elle l'abandonnée, pour dire le don reçu de sa mère, ce qui fut la part la plus vivante de sa mère, qui fit dire à son père qu'il ne voulait plus, après sa mort, qu'on lui parle d'elle : « *Tant qu'elle était au monde, sa grâce était si puissante que tout pouvait s'oublier. À présent qu'elle n'est plus là, toute la face noire, toute la souffrance revient prendre la place.* » Ce récit est aussi celui d'une pensée, d'une analyse en éveil où le deuil, à vif, travaille à défaire les images fausses, à laisser surgir, telles des échardes dans la chair, des éclats piquants qui portent en même temps l'empreinte de la « *Résurgence heureuse de tout un possible de tendresse* » et la « *marque de* [*s*]*on désespoir* ». Aujourd'hui, elle sait qu'il n'y a rien à « *reconstituer* », que « *Tout n'est que fragments, transformés, rapportés. Mais c'est tout ce qui reste* ».

« *Ma mère, cette* terra incognita », écrit Paule du Bouchet. Qui était-elle ? Où, surtout, était-elle, cette « *fougère, une herbe folle, qui se penchait sur moi* [...]. *Une fleur qui pouvait s'assécher dès que cueillie. Il ne fallait pas la cueillir.* [...] *Il fallait la laisser partir* ». C'est ce que fait *Emportée*, en la dessinant tendrement, en s'approchant de l'insondable, de « *la très grande réalité de l'indicible* ».

RÉCIT

La bête humaine

PAR CHRISTIAN NADEAU

LE SILENCE DU BOURREAU de François Bizot

Flammarion, 247 p.

En octobre 1971, François Bizot est enlevé par un groupe de maquisards khmers rouges alors qu'il est présent au Cambodge pour ses recherches en ethnologie. Il est rapidement condamné à mort même s'il est absolument innocent des crimes qu'on lui reproche, soit d'être un agent à la solde de la CIA. Il faut dire que la CIA pour les Khmers ne représente pas tellement la fameuse agence de renseignement américaine que l'ensemble des États, groupes ou institutions qui pourraient faire obstacle à la révolution en cours et plus particulièrement à l'*Angkar* ou *l'Organisation*, dont les décisions aussi complexes que nébuleuses régulent la totalité des activités du pays.

François Bizot est détenu en pleine jungle dans un camp de rééducation — en réalité, un camp de la mort — dirigé par Kang Kek Ieu, plus connu plus tard sous le pseudonyme de Douch. Interné au camp M13, Bizot sera l'un des rares rescapés des camps khmers. En effet, le 25 décembre de la même année, il est libéré grâce à Douch lui-même. Les deux Cambodgiens qui travaillaient avec lui et qui eux aussi ont connu les geôles de M13 seront assassinés, malgré les efforts de Bizot pour les faire libérer. Il n'apprendra leur sort que beaucoup plus tard.

Douch est un jeune intellectuel idéaliste, farouche partisan de Pol Pot et de la révolution khmère. D'abord simple professeur de mathématique, il sera l'interlocuteur de Bizot au camp M13 qu'il dirige, avant de devenir le directeur de la plus grande prison et centre de torture de ce que l'on nommait à cette époque le Kampuchéa démocratique, le camp S21. Pas moins de 40 000 détenus ont trouvé la mort au camp S21. Au total, les Khmers rouges sont responsables de la mort d'au moins 1,7 million d'individus, soit un quart de la population cambodgienne. Cette incroyable tuerie aura lieu sur une très courte période, où les Khmers rouges règnent en maître sur le Cambodge, d'à peine trois ans et demi. L'invasion du Vietnam met un terme à cette tragédie communiste d'inspiration maoïste.

Il y a une dizaine d'années, François Bizot a publié un récit, *Le portail* (La Table Ronde, 2000), où il raconte son enlèvement et ses conditions de détention, ainsi que sa libération. *Le silence du bourreau*, sans être une simple suite du premier livre, fut écrit après son témoignage lors du procès, commencé en février 2009, de Douch par un Tribunal Spécial pour juger les Khmers rouges du Kampuchéa démocratique, tribunal dont les activités seront sans cesse gênées par le pouvoir politique cambodgien sous pré-

texte de préserver la paix civile. À ce jour, seul Douch a été jugé par le Tribunal.

Le récit de Bizot ne se lit pas comme un témoignage ou un livre document sur les événements auxquels il a participé. Il s'agit à proprement parler d'une œuvre littéraire dont la lecture est à plusieurs égards troublante. Bizot ouvre son récit par un détour sur sa jeunesse. Il décrit comment il en est venu à tuer un petit animal de compagnie, un petit fennec, auquel il était pourtant très attaché. Bizot montre aussi toute la

complexité de ses sentiments à l'égard de son ancien geôlier, devant lequel il devra témoigner lors de son procès. La force littéraire du texte de Bizot tient précisément à sa grande subtilité, l'auteur exprimant ainsi par la puissance des mots toute la vulnérabilité qui est la nôtre.

Bizot ne juge jamais Douch, ni même les Khmers rouges. Il nous renvoie plutôt à toute la propagande et aux discours révolutionnaires qui avaient cours un peu partout dans le monde à la fin des années soixante et au cours des années soixante-dix. Par ce fait même, Bizot entend nous tendre un miroir. Ce que nous voulons voir comme étant l'horreur suprême, une réalité aux antipodes de ce que nous sommes, nous habite tous. Bizot ne banalise pas le mal pour autant, pour employer cette expression galvaudée d'Arendt. Ni non plus prétend-il nous faire comprendre ce qui s'est véritablement passé. Au sujet de son film *Shoah*, Claude Lanzmann a souvent dénoncé ceux qui prétendaient élucider ce qui s'était passé dans les camps d'extermination nazis. Bizot n'explique rien, mais il se refuse à condamner, même s'il reconnaît d'emblée les meurtres de masses perpétrés par les Khmers rouges pour ce qu'ils sont ; il se refuse aux jugements à l'emporte-pièce, qui ont pour véritable finalité de ne pas voir les choses en face.

Convoqué à comparaître par l'accusation, Bizot montre néanmoins avec acuité le théâtre politique qui se trame et craint un détournement de son propos par la défense, puisque Douch pour lui demeure malgré tout une figure tragique de la nature humaine. L'horreur dont Bizot nous parle dépasse de loin le monstre public exposé à la hargne des Cambodgiens et de la communauté internationale. L'horreur vient de notre sentiment d'appartenance à une même espèce. Nous ne sommes pas plus à l'abri des Douch de ce monde qu'à l'abri de nous-mêmes. Cela n'empêche ni de juger ni de vouloir comprendre. Mais une fois cette quête commencée, nous devons la poursuivre au risque d'un trouble définitif pour nos rares certitudes.

ROMAN

Un genre de chagrin

PAR MAÏTÉ SNAUWAERT

BLUE NIGHTS de Joan Didion
Alfred A. Knopf, 188 p.

A WIDOW'S STORY : A MEMOIR de Joyce Carol Oates
Harper Collins Publishers, 415 p.

QUI DE NOUS DEUX ? de Gilles Archambault
Boréal, 117 p

Indice du vieillissement de la population, au Québec, en France et aux États-Unis, un nouveau genre voit le jour qu'on pourrait appeler le « journal de deuil », selon le titre involontaire de Roland Barthes, paru en 2009. Ces notes non destinées à la publication, dont une recension a été publiée en ces pages (*Spirale* n° 232, mai-juin 2010), mettaient en œuvre les éléments d'une voie neuve pour la littérature autobiographique. Des textes se multiplient qui commémorent des êtres chers récemment disparus et empruntent pour ce faire la forme de l'activité journalière, retraçant les étapes successives qui attendent celui ou celle que le deuil frappe soudain, dans un compte rendu à la fois intime et extérieur, un relevé matériel de l'absence qui mêle sentiments de désorientation et gestes administratifs attendus. Même lorsqu'elle survient à l'issue d'une longue maladie, la mort de l'être aimé apparaît comme soudaine, le sujet du deuil se découvre non préparé au chaos incompréhensible des premiers moments comme à la survie qui l'attend. La tenue du journal, même épisodique, semble sinon pallier du moins relater l'absence ressentie au quotidien. La nature journalière des textes a donc à voir avec la temporalité du deuil, qui se découvre jour après jour ; plutôt, ce qui se découvre jour après jour, c'est l'étendue de l'absence, la forme sèche et désertée, le manque de texture de cette « vie nouvelle » que le journal dépèce, décompose depuis les premières heures qui suivent la découverte ou l'annonce de la mort — d'autant